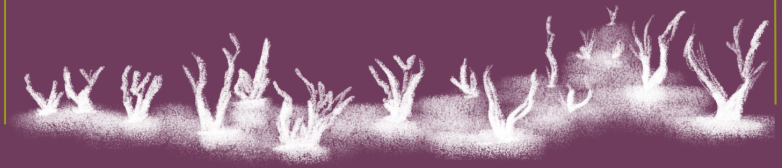
RECUEIL DE *paroles*

ÉCOUTE TERRITORIALE DES CORBIÈRES

décembre 2025 – janvier 2026



TERRITOIRES ET CITOYENS EN OCCITANIE
AGIR SUR SON TERRITOIRE POUR LE BIEN COMMUN

AUDE Le département

unadel

GENÈSE DE CE RECUEIL DE PAROLES

Au tournant de l'année 2025, moins de 4 mois après l'extinction du feu des Corbières, nous sommes allé·es à la rencontre des habitant·es, de celles et ceux qui agissent sur ce territoire, aujourd'hui encore meurtri.

Ils et elles nous ont reçu·es. Nous les avons écouté·es. Nous, une équipe de 8 personnes, écoutant·es, en binôme, lors d'entretiens individuels, collectifs, ou d'ateliers au cours de réunions publiques.

Plus de 120 personnes ont partagé, en confiance, leur vécu du feu, leurs attentes, leurs espérances pour rebâtir leur territoire, leurs Corbières, dans le contexte du dérèglement climatique, celui des crises auxquelles il fallait déjà faire face avant l'incendie, en anticipant les risques à venir.

Ce sont quelques unes de leurs paroles qu'ils et elles partagent dans ce carnet qui sont ici restituées.
Qu'ils et elles en soient profondément remercié·es.

Les écoutant·es de l'Unadel et Territoires et Citoyens en Occitanie
Laurence Barthe, Carole Begel, Sandrine Fournié, Sylvain Pambour, Zehra Pen Point,
Marie-Cécile Rivière, Paulette Salles, Isabelle Tauran, avec la participation de Sophie Dartois

à la demande du Conseil départemental de l'Aude

1

UN FEU HORS-NORME – DU 5 AU 28 AOÛT 2025

LA VIOLENCE DE L'INCENDIE : LA VITESSE, LA SURPRISE ET LA SIDÉRATION DES HABITANT·ES

J'ai jamais vu ça. Jamais vu un feu si violent, si virulent, un rouleau qui avalait tout.

Le feu avait toujours 3 coups d'avance sur les pompiers, il allait très très vite et dévorait tout sur son passage.

Jamais on aurait pu penser que le feu prenne cette ampleur et ce pouvoir calorifique.

Depuis le 1er feu qu'il y a eu fin juin, on l'attendait, on savait que ça allait partir. Dès le réveil, tous les matins je regardais dehors, j'attendais.

J'ai pensé que c'était trop tard. Je ne peux pas faire une valise, le feu était déjà là, à côté.

Ça va tellement vite, on ne sait pas comment ça marche. On ne sait pas que ça repart.

J'ai tout mélangé; rancœur, haine, envie, peur.

Je regarde Ribaute et là je vois un nuage qui me fait penser à un nuage nucléaire.

Le feu remontait par la rivière, je suis allée au foyer, 40 min pour venir de Ribaute puis j'ai été encerclée au centre du village. Ça brûlait dans le ciel, avec de la térébenthine gazéifiée.

Avec les montagnes, le feu il saute d'une face à une autre, c'est pas comme s'il attendait de descendre le flanc pour remonter.

On pensait que les vignes arrêtaient le feu, mais ... de voir que ça passe par les ruisseaux, le long des fossés...

La maison avec toutes nos affaires, tout était dedans et tout a brûlé, mon père ne savait pas où j'étais, sur le moment je ne savais plus ce que je faisais, je suis restée toute seule avec des flammes partout, on est partis à fond.

On était scotchés de la vitesse, personne ne s'est douté que ça irait aussi vite.

On avait toute la flotte nationale et on ne pouvait pas éteindre.

Je voyais des flammes dans le village. J'ai cru que tout allait brûler.

Sentiment que le feu est méchant.
Bruit des avions,
des hélicoptères, du feu vouhh,
crrrracc, vouuuh crrrrac,
quand il mangeait les roseaux.

Quand on est dans le noir, les gens paniquent,
le feu est encore plus frappant.

Les petits avions, quand ils larguaient l'eau,
on voyait que quand ça arrivait au sol, c'était vaporisé.
Des grands feux comme ça, si on n'a pas des avions puissants,
on saute.

Il restera dans les mémoires comme les inondations.

Personne n'a vu la même chose, même si on était ensemble, on n'a pas vécu la même chose

On a vu le feu au loin, il y avait même un bel éclairage.
En 1H30, le feu est arrivé, tout est devenu noir.

J'ai appelé ma femme et lui ai dit :
"prends le plus important,
les papiers, va t'en !

J'ai plus appris en 5 h qu'en 38 ans.

Je prends conscience que
ça peut arriver en un clin d'œil.

Si ces vignes-là n'avaient pas été présentes,
on mettait un coeff 2 à l'incendie.
Ce sont des vignes de 150-200 m de large,
elles ont stoppé l'incendie.

Je suis partie avec les flammes dans le dos,
mes cheveux ont brûlé, la voiture a brûlé.

J'étais au milieu des flammes avec des chevaux, j'ai compris la violence de la fumée,
des flammes, du bruit. Le pire c'est le bruit des pins qui s'enflamment,
du coup, je savais que ça allait être pareil chez moi.

L'ISOLEMENT ET L'INADAPTATION DES PLANS COMMUNAUX DE SAUVEGARDE

En juillet la préfecture nous dit "préparez-vous", mais "préparez-vous à quoi ?".

Ils avaient perdu la clé du local pour l'alarme.
Elle a sonné 30 secondes et le feu était déjà dans le village.
Il y a des gens qui ont découvert le feu par leur fenêtre.

On courait partout.
On a été dépassé par les évènements.

Pendant l'incendie, les pompiers gueulaient.
Ils ne savaient pas où il fallait aller.

Même avec un plan d'évacuation,
avec la panique c'était pas possible.

On est nul dans l'acculturation au risque.
On ne sait pas si on doit se confiner dans les maisons ?
Évacuer ? Sortir ?

Dans l'incendie, ce qui a été le plus dur, ça a été la séparation.
Bon, la maison c'était pas le plus important,
mais le pire c'était ne pas avoir de nouvelles.

Plus de communications pendant 4 jours,
on a juste eu le temps de faire sonner
la sirène, puis on n'a plus eu d'électricité.

On ne croit jamais que le feu peut arriver chez nous. Il faut vraiment qu'on ait des plans de prévention.
On n'avait pas de communications, on ne savait même pas si on devait se réunir à quelle heure, où…
voir entre nous aussi ce qu'on peut faire ! C'est important pour l'avenir, car on aura d'autres catastrophes.

Personne n'a dit d'évacuer.
Restez à l'intérieur, fermez les volets.

L'électricité a été coupée 5-10 minutes avant que le feu n'arrive.

Les gens ont voulu fuir. Difficile d'avoir assez d'autorité. « Surtout ne partez pas vers le feu ».

Je n'avais pas de nouvelles du village : qui était resté, qui était parti ?
Ça m'a rappelé la « Peste de Camus », les gens de l'intérieur qui pouvaient pas sortir et inversement.

Les gendarmes nous ont demandé d'évacuer.
6 gendarmes ont essayé de prévenir les habitant.es
mais ne connaissaient pas le village.

Je cherchais à savoir comment agir et
j'ai ressenti un sentiment très dur,
celui d'impuissance totale.

Les pompiers sont arrivés, ils ne savaient pas où ils étaient.
Le premier soir, les camions de pompiers étaient partis
au mauvais endroit, ont raté le chemin.

Ma fille à Marseille en savait plus,
nous on était dedans.

On s'est arrêté à la sortie du village
et il nous a fallu 5 minutes pour comprendre qu'on s'était mis en face du feu et les pompiers ne savaient pas où nous orienter.

Aucune démarche du village pour mettre les gens à l'abri.

On ne s'était pas préparé à ce qu'on doive gérer l'incendie tout seuls.

Le renseignement et la communication sont les deux piliers : on manquait des deux.

Quand il y a un incendie, la mairie ne sait pas quoi faire, elle n'a pas été formée pour ça.

Les pompiers de Perpignan, ils ne sont pas du secteur,
donc c'est compliqué de s'orienter.
On a la carte que de notre département.

À Saint Laurent, ils ont un Plan Communal de Sauvegarde remarquable,
mais il n'a servi à rien.
C'est aussi important de faire des exercices d'acculturation au risque.

Le soir du feu, quand je me suis retrouvé sans portable,
sans flotte, sans électricité, ça fait bizarre.

Heureusement on a croisé monsieur le maire
quand on mettait papy et mamy dans la voiture
et il nous a dit : ne partez pas.

On n'est pas des spécialistes de la communication
quand la situation est hard, pour donner les informations aux villageois.

A Durban on a un Plan Communal de Sauvegarde surtout axé sur les crues,
on l'a activé plusieurs fois dans ce cas. Il n'y a qu'une page sur le feu.

Ce soir-là, j'ai pensé à tout le monde, sauf à moi.

Je suis allé aider mes voisins, protéger la maison des personnes âgées avec un tuyau d'arrosage.

On a évacué aussi une voisine et sa fille qui étaient dans la voiture. Ça s'est passé à pas beaucoup.

2 voisins qui ne se parlaient plus, l'un a sauvé la maison de l'autre qui n'était pas là.

On a posé les affaires sans les défaire et on a rejoint illico le rassemblement pour faire à manger, laver le linge des pompiers, organiser.

On n'attend pas de reconnaissance, on l'a fait avec plaisir. Le point positif est que l'humanité n'est pas morte.

On a besoin d'une grande solidarité.

Pendant le feu, on a beaucoup mangé sur la place du village. Des gens qu'on ne voyait jamais sont apparus. Ça a créé de la solidarité entre des gens qui ne se connaissaient pas ou peu.

Quand il y a eu le feu, on a tout géré d'ici. Pour les personnes âgées on les accueillies dans la mairie. Les autres sont allés dans leur famille, dans les communes alentours.

Ma fille a aidé à déblayer, quand je suis allée aider avec les pompiers volontaires. Elle pourra raconter qu'elle a participé, plus tard.

Et là on a retrouvé la solidarité qui manque à notre société. On a créé des liens extra.

Il faudrait continuer à entretenir la solidarité, l'engagement citoyen qui s'est créé au moment de l'incendie.

La solidarité a été incroyable.

Le mot qu'on a le plus entendu après le feu c'est ENSEMBLE.

Je me suis portée volontaire à la mairie, pour la distribution de l'eau.

Là j'ai retrouvé l'entraide,
la gentillesse gratuite,
le partage. C'était le bonheur pour ça.

J'ai été étonnée de la solidarité et maintenant il y a Beauregard qui m'aide à monter des projets.
On a perdu beaucoup mais on est tous là, dans le même bateau et on s'aide.

Nous à Saint-Laurent on a été inondé de dons.
On a prêté notre hangar et on a monté une association
« Les jours d'après » pour que ça se gère un peu.

Là on a vécu un drame ensemble, et forcément
au moins pour les années à venir, ça nous soude.

Actuellement j'ai plus d'eau, tout le monde s'est mobilisé pour m'amener des bidons.

L'engagement solidaire a toujours existé dans ce pays. Si on casse une roue de charrette, un mur qui tombe, c'est le village qui participait. Cette solidarité était ancrée depuis des siècles. Et les nouveaux venus ont continué, il y a des « journées solidarités », on cure des ruisseaux, on nettoie le café du village.

On doit notre salut à un seul truc, c'est les pilotes de Dash.
Ils ont rasé le sol, c'était super chaud parce que c'est gros comme un avion Ryanair.

On a voulu remercier les pompiers, on était 250 sur le pont.
Ça a montré aux gens qu'on était ensemble.

On a offert le petit-déjeuner aux pompiers.
Ils étaient là pour nous sauver le cul.
Ils étaient là pour sauver nos garrigues,
nos jardins d'enfants.

Les pompiers, on leur a organisé des trucs le soir, avec les chasseurs qui apportaient de la viande. Ils nous ont dit qu'ils n'ont jamais été aussi bien reçus qu'ici et ils ont signé une grande plaque souvenir. Ils ont la même chez eux avec les signatures et les messages des gens d'ici.

Une maison ça se reconstruit, mais l'intérieur, ce que les gens ont laissé comme empreinte, c'est perdu.

Il y avait aussi l'odeur, pendant longtemps. L'odeur très terrible, ça a duré une semaine. On s'est habitué après, mais les premiers jours, j'avais la sensation que je ne pouvais plus respirer. C'est du poison, la fumée.

Après j'ai plus de souvenirs, j'ai abandonné ma vie là-haut.

Aujourd'hui, mon fils, les enfants ne disent plus "oh, il y a un avion", ils disent "oh, il y a un feu ?"

Ce pour quoi je suis venue ici a disparu.

Comme un deuil.

Le territoire est dévasté, les dons affluent, chacun s'occupe de réparer mais qu'en est-il du feu qui brûle toujours à l'intérieur de nous ?

Le risque incendie, on sait que l'on va devoir vivre avec, alors comment on fait pour vivre avec ?

Un territoire meurtri, les gens sont meurtris.

Il y a des gens qui ont une tristesse énorme. Ils ont perdu leurs vignes, ils ne savent pas quoi faire. Il y a des gens qui ont arrêté de manger, sont en dépression, qui n'ont pas du tout le moral.

C'est très difficile en particulier pour les personnes âgées. Les arbres que leur ont laissé leurs grands-parents ont brûlé.

Ce que ça a amené ? C'est la peur. Elle n'était pas à ce niveau avant. Peur que ça recommence.

Dans nos villages, on est en train de devenir fous

Je ne sais pas comment on peut se remettre de ça.

Notre premier médicament avec l'oxygène, c'est la parole.

Le silence suite au feu, plus d'insectes, plus d'oiseaux.

Le lendemain, en rentrant sur la route de Fabrezan, je me suis mis à pleurer. Il n'y a plus rien, il n'y a plus rien. Ça va prendre du temps. Avec mon âge, je ne pense pas que je vais re-connaître la région comme avant.

Sur les réseaux sociaux, personne ne met des photos du paysage, très très peu. Les massifs sont toujours interdits, et personne n'en met. Quand à la fin de l'été, des touristes prenaient des photos, c'était très mal pris. Moi si je prenais une photo, j'aurais l'impression de montrer quelque chose d'indécent. Des gens ont tout perdu, ça montre ça.

Pour connaître la garrigue et la parcourir depuis des dizaines d'années, c'est un choc.

L'incendie a été un traumatisme, un stress, un choc. On entend parler des incendies à la TV mais on ne se rend pas compte qu'il peut arriver à nos portes.

Après ça été l'odeur, ça remonte dès qu'il y a un peu d'humidité, ça me fait peur, j'ai l'impression que ça repart.

Tous les jours les gens de Coustouge traversent le chaos, rentrent chez eux au milieu des bois brûlés et ça va durer plusieurs années.

Il faut du temps, il n'y a pas forcément quelque chose à faire pour que le feu quitte la tête des gens. Ils ont besoin de temps, ils n'ont peut-être pas envie, ne sont pas prêts à le faire partir. Moi j'ai eu besoin qu'on ne me bouscule pas, après le trauma inondation, faut pas bousculer. Par expérience, il se passe des choses. C'est surréaliste et il faut du temps pour revenir à un réel normal.

Il y en a qui sont très impactés et qui n'arrivent pas à remonter la pente. Au-delà d'un paysage, la destruction c'est aussi ça.

Pourvu qu'il pleuve
mais pourvu qu'il ne pleuve pas trop

Une dame de 75 ans de Jonquières dont la maison a totalement brûlé a perdu toutes ses photos, ses souvenirs. Elle venait à la boutique pour parler. Jeune, elle a perdu un bébé, elle m'a dit " Toutes mes photos ont brûlé, je vais oublier le visage de mon bébé de 8 mois".

J'ai peur qu'un jour on manque d'eau pour la terre, les animaux et les humains. J'ai peur de l'avenir.

Je m'habitue à l'idée qu'on va vivre dans un espace désertique.

Aujourd'hui on voit encore les stigmates, personne n'oubliera. Qu'est ce qu'on va faire ?

J'ai passé tellement de soirées à pleurer.

On est sur un territoire raide, dur, aride, piquant, venté, mais tellement attachant.

Le paysage des Corbières est le plus beau paysage du monde.

C'est un territoire rude, et les gens qui achètent ici, ne se rendent pas compte que c'est un territoire rude. Il faut passer l'hiver. Ça fait 3 ans qu'on a pas vu d'eau et il y a du vent.

J'ai appris à marcher ici, je veux y mourir aussi.

Je me sens des Corbières, de la Narbonnaise,
de l'Aude, de l'Occitanie.

Je suis amoureux de ce territoire rural, j'aime la simplicité de la façon de vivre.
Les Corbières, je m'étais dit que j'aimerais travailler ici.

On est bien contents d'habiter ici.
On n'est pas emmerdés.
Quand je vais ailleurs,
il me tarde de revenir.

Je ne vois pas mes Corbières pendant une semaine, je suis mal.
C'est mes Corbières.
Les Corbières, c'était notre jardin.
On faisait des cabanes.

L'avenir est incertain, mais on est attaché à ces paysages.

Dans ce pays, il y a des valeurs (un pays ça se respecte),
nos ancêtres ont fait des choses.

Les gens sont rudes, ils ne se laissent pas abattre.
Moi j'ai été élevé comme ça, aussi.
J'ai toujours espoir qu'on se relève.

Ici, c'est le choix du cœur. J'aime la nature.
Je randonne beaucoup. J'aime planter.
Les abeilles, les fleurs,
je voulais combiner les deux. Et les oliviers.

Se lever, voir le paysage, on est autant côté montagne que côté mer,
je ne pourrai pas vivre ailleurs, je suis une paysanne des pieds à la tête.
Petite fille de berger, j'ai le goût de la nature et des bêtes,
mon père était dans la vigne, toute ma famille est sur le territoire.
Mon père a été viticulteur puis éleveur, c'est ce que j'ai connu.

Ils sont à l'image de leur climat, du très chaud, au très froid, avec du vent.
Ils sont solides et ne se laisseront pas abattre.

Ici c'est le trou du cul du monde, mais qu'est-ce qu'on y est bien. Petit village. Tout est extraordinaire, ici tout est agréable, les gens sont gentils, je n'ai jamais ressenti que je n'étais pas d'ici, bien accueilli.

On reste dans un endroit sauvage, un endroit de liberté.

2

LES CORBIÈRES EN 2026 “VUES” PAR LES HABITANT·ES

Ces incendies sont un révélateur, un révélateur de la misère.

Cet incendie était prévisible, résultat de l'évolution des Corbières de la Libération à nos jours.
Et l'Etat n'est pas le seul responsable.

Ce n'est pas forcément le feu qui amène aux réflexions
mais la crise économique, la sécheresse.

Le feu est un révélateur, un catalyseur potentiel,
ça a mis à nu toutes nos faiblesses,
j'ai envie de croire à "plus comme avant".

L'incendie accentue les difficultés qui existaient déjà pour l'avenir et pour renaître.

Avant, l'été on préparait l'hiver. Maintenant, l'hiver, on prépare l'été.

Le problème de l'avenir des Corbières se posait bien avant l'incendie.
Maintenant, on se pose les questions, c'est bien.

On est dans le mur, les caves coopératives sont dans le mur.

Ma crainte, c'est qu'on mette en place des mécanismes de mal-adaptation totale.
Par exemple : quand on a une sécheresse, il faut de l'eau. C'est un discours dominant surtout chez les vitis.
Ceux qui ne sont pas d'accord préfèrent se taire, mais ils sont plus nombreux qu'ils ne l'imaginent je pense.
Ils n'osent pas le dire parce qu'ils vont se faire allumer, voire vandaliser.

De grandes contraintes environnementales, les gens se sentent dépossédés de leur territoire, ils n'ont plus le droit de rien faire.

Le feu, lui il a tout cassé mais c'est peut-être pas mal. Parce qu'il y a eu le feu, on ne peut plus se dire: "il n'y a pas l'eau mais cela reviendra, on aura moins chaud".

La sécheresse à ce point là, si on n'y est pas, on ne peut pas comprendre.

Depuis 2020 : gel, grêle, puis sécheresse.
Les 3 dernières années ont été les plus dévastatrices.

Il y avait déjà la crise viticole qui fait que c'était compliqué, baisse de rendement, les prix, les charges trop élevées : cet incendie a été le coup de grâce. Financièrement je ne pourrais pas repartir, il faut arracher pour repartir, replanter, il faut 5 ans pour que ça reprenne. Trop d'investissements que je ne peux pas porter.

On vit avec des incertitudes. Le climat est incertain.

Les incendies, c'est le petit bout du truc. Il y a beaucoup de paramètres, en fait. Le territoire de l'Aude est très vulnérable naturellement. Il y a eu des inondations et des incendies par le passé aussi. Mais aujourd'hui dans la catastrophe climatique qu'on vit, le territoire de l'Aude est hyper vulnérable

Il y a des problèmes structurels : 80 % de l'eau part dans les fuites. Les réseaux d'eau potable sont vétustes et n'ont pas été entretenus depuis des années. Pour les réparer, on a besoin de mettre des millions sur la table.

La terre est dure mais il faut s'accrocher. C'est notre pays, on est né là, on finira là !

On se plait beaucoup, on n'a pas prévu de partir.
On est de ce territoire.

C'est pas trop joli, ça c'est sûr, mais je ne veux pas partir.
Mais si je dois partir, c'est parce qu'on ne peut pas gagner sa vie.
Éventuellement quand on est un couple, l'un gagne des sous,
l'autre continue. Mais moi je suis seule.

Si on a fait ici tout ce qu'on voulait,
c'est difficile de trouver une nouvelle vision.

J'envisage pas de quitter un pays en grande difficulté, que ce soient mes racines ou pas.

Quand on a besoin d'en vivre [de la vigne], peut-être qu'on part.
Quand on a fini, y a pas de raison de rester.

Quand vous arrivez sur ce territoire,
soit vous partez vite, soit vous restez longtemps.

Je ne veux pas partir, on va se relever, on va remonter.
On va renaître de nos cendres.

Y a des gens qui veulent partir, qui sont là depuis 30 ans. Mais pas tant que ça.

On s'est posé la question de rester. On va rester.

Oui, mes enfants ont paniqué et m'ont dit :
"il faut que tu te rapproches de nous".
Sur le moment j'ai réfléchi, mais finalement non,
pas du tout envie de partir.

Continuer à habiter ici me pose problème.

En 1999, on s'est rendu compte qu'on était potentiellement en danger tout le temps.
Ce feu vient s'ajouter à cela. Et là on se dit, si on prend un épisode cévenol en plus...
On vit dans un coin où on n'est plus serein.

Moi je suis d'ici, je ne vais pas bouger, non.

Moi je peux pas et ne pourrai jamais partir.
Je finirai ma vie à Talairan.
Je me suis nourrie de l'ambiance du village
et de la liberté des enfants qui n'était pas
possible à Paris. C'est une vie extra.

L'incendie ne me fait pas partir.
C'est plutôt une redécouverte.
Au sens de ce que la nature va faire, curiosité de la suite, …

Ça remet en cause l'idée de rester ici.
Je ne me sens pas en sécurité.

Les terres sont l'héritage de mon frère décédé,
donc ça fait aussi que je ne veux pas partir.
Le feu est passé, il m'a mis un obstacle,
mais je vais repartir.

Demain ça arriverait à Fabrezan, peut-être qu'on y réfléchirait pas de la même manière...

Tant que je reste mariée,
je reste là. Je suis attachée
mais ce côté d'être isolé
et loin de tout…

Je me suis installé il y a 15 ans dans un village vigneron avec une biodiversité
incroyable, battu contre un projet photovoltaïque sur le plateau du Devès.
Je me suis battu et le plateau a brûlé. Mon avenir, cela peut être de partir.

On avait pensé à partir pour trouver une terre car ici on n'en trouve pas.
Mais je n'arrivais pas à m'imaginer vivre ailleurs. Mon copain est d'ici aussi.

Depuis qu'il y a des coupures d'eau dans le village,
beaucoup de gens veulent partir.

J'aurais 20 ans aujourd'hui,
je me ferai du souci, je sais pas
si je prendrais la décision de rester
travailler dans le coin.

On nous dit de délocaliser, de partir, mais bon.

On restera ici. La petite est arrivée, elle avait 15 mois. Elle a
tous ses copains, ça fait 9 ans. A 58 ans, je vais finir ma carrière.

Pour aller où ?

3

ENJEUX ET DÉFIS COMMUNS POUR RENAÎTRE

UNE RESSOURCE MANQUANTE ET MAL CONNUE

Travaillons le sujet de l'eau pour savoir ce dont on dispose et après on verra.

L'élément fondamental c'est la question de l'eau. C'est inadmissible qu'il n'y ait pas une gestion collective de l'eau. On n'a pas de connaissance de l'eau disponible.

L'eau c'est la vie. Nous on éteint des feux, on nettoie les machines… avec de l'eau potable. On traite, avec de l'eau potable, on ne pourrait pas prévoir pour économiser l'eau potable ?

Les gens sont tracassés par ce problème de l'eau, ils ont conscience de ce manque.

On n'a pas d'eau, on nous coupe l'électricité la nuit.

Il faut arrêter l'utopie. Lors de la réunion avec les 4 inspecteurs généraux, ils ont dit en introduction qu'on ne parlerait pas de l'eau. Mais sans eau, on ne maintient pas une population, une agriculture, un tourisme.

Ici, la question, c'est qu'est-ce qu'on va faire, on ne peut pas vivre comme avant. Il n'y a plus d'eau. Pour les vignes, c'est compliqué.

Des agriculteurs disent : "il y a un océan sous les Corbières. Moi si je trouve de l'eau, il n'est pas question que j'en donne aux autres"

Il y a beaucoup de fantasmes autour de l'eau du Rhône et du dessalement de l'eau de Méditerranée. Je n'arrive pas à comprendre qu'on doute de l'agroécologie et qu'on croit à la venue de l'eau du Rhône.

Quand les touristes viennent l'été et qu'on n'a pas d'eau on passe pour des moins que rien.

Il a plu. Le discours, c'est : on n'a pas récupéré l'eau.

On a un SDIS sur l'incendie. Pourquoi on n'a pas aussi un SDIS qui s'occupe de l'eau, de l'aménagement des territoires, qui conseille, accompagne, alerte sur certaines problématiques ?

On est sur un territoire sans eau et en aura de moins en moins. C'est un cercle vicieux, les garrigues augmentent, et la sécheresse aussi.

On est citoyen, l'eau potable est la priorité.

Rendre attentifs les gens à la problématique de l'eau.
L'eau va devenir une denrée rare.
C'est dans l'éducation.

L'eau elle se barre dans les fuites.
On est 3 500 habitants sur 15 communes,
et ça n'intéresse personne d'amener l'eau.
Mais si on veut qu'on reste, faut nous permettre de rester.

On a 20 ans de retard sur l'anticipation de l'approvisionnement en eau. Pourtant il y a 20 ans, on le savait. Pour maintenant il faut amener de l'eau pour maintenir les populations et l'agriculture.

J'arrête, je ne replante pas, attendre des pluies hypothétiques.

On a toujours eu des problèmes d'eau.
Aujourd'hui on est approvisionné tous les jours par 4 camions d'eau sauf le week-end.

Depuis qu'il y a des coupures d'eau dans le village, beaucoup de gens veulent partir.

L'eau va à la rivière, qui va à la mer, ça ne sert à rien, ça.

En 2024, on avait eu des camions d'eau du 15 juillet au 31 octobre.
En 2025, ça a commencé le 28 juin et ça dure toujours.
On est obligé d'augmenter le prix de l'eau pour les particuliers, et de consacrer une grosse partie du budget sur ça.

Maintenant il n'y a plus d'eau nulle part.
Des barrages à sec, toutes les petites rivières sont toutes à sec, ça fait peur,
il pleut si peu que ça n'arrive jamais aux nappes.

LES SOLUTIONS DÉBATTUES ET LES CONFLITS D'USAGE

Depuis quelques années, on devrait interdire la création de nouvelles piscines. Elles sont remplies avec de l'eau potable, dans laquelle on met des trucs qui font qu'après, elle n'est plus potable. Donc il faudrait supprimer à terme toutes les piscines individuelles, au profit de piscines collectives. Il n'y a plus de piscines collectives.

L'eau du Bas-Rhône, la faire descendre dans l'Aude : oui dans l'idée, mais la faire monter dans les Corbières, ça va coûter un fric monstre.

Injustice entre ceux qui arrosent et ceux qui n'arrosent pas.

On a continué à vivre et cultiver comme si on n'avait pas de problèmes de ressources en eau.

Les écolos nous empêchent de tout faire, on peut pas faire des bassines.

La masse n'est pas prête à changer sa manière de faire.

Forer, taper pour trouver de l'eau c'est une ineptie. Ça appartient à mes gosses et à leurs gosses, pas à moi. Donc des retenues oui. Et amener l'eau du Rhône, un jour peut-être.

Il y a une grosse bagarre sur l'eau entre les vitis de la plaine, des Corbières et des Hautes-Corbières.

L'avenir sans la flotte, il n'y aura que des panneaux photovoltaïques, des extractions de gaz de schiste et des vieux, des maisons de retraite, ça me ferait mal au ventre.

Le seul avenir c'est qu'il faut amener la flotte. Pas pour faire du rendement, pour les incendies, mettre des cuves (pendant deux jours les camions étaient vides).

Faire des forages : je ne le crois pas mais il faut le démontrer scientifiquement.

Le manque d'eau concerne d'abord l'eau potable. L'eau pour la vigne, c'est l'eau pour du vin dans des caves et il ne se boit pas.

La flotte on l'a à côté, à Narbonne y a l'irrigation on peut se servir du Canal du Midi, on peut s'en servir pour les incendies, l'élevage.

Pas de préoccupation sur l'eau dans les Corbières,
pas d'anticipation pour éviter les forages, les grands projets.
La FDSEA et le syndicat gardent le trésor de l'eau dans la vallée.

Quand on voit les volumes d'eau pour faire de l'olivier (4 500 m3 par ha), amandiers, pistachiers…
Je prie pour que personne ne s'installe.

Aussi dramatique que soit la crise viticole, l'idée de faire des trous partout n'est pas une bonne idée.

Il faudrait faire de la récupération d'eau de pluie de manière collective.

Il y a un réel problème d'accès à l'eau,et là on peut pas agir individuellement, c'est du ressort des collectivités.
L'eau c'est urgent. Il faut garder l'eau, la capter, ça sera la base.

Changer nos façons de consommer, moins consommer d'eau,
capter de l'eau, utiliser les eaux traitées des
stations avec réseau 11, petites retenues collinaires.

Que les projets autour de l'eau avancent !

Faire des forages quand il n'y a plus d'eau, ça questionne.
Ça se réfléchit à l'échelle du territoire.

Ma préoccupation majeure : éviter des trous
partout pour aller irriguer des vignes.

Si forage, on risque de compromettre l'alimentation en eau future. L'eau du Rhône ? Pas jusqu'ici.

Un forage, si c'est un forage collectif,
ce n'est pas déconnant.

Je ne suis pas favorable aux forages :
on ne peut arroser qu'une faible surface, on puise dans les nappes,
on fragilise des sources,
on ne laisse pas l'eau à nos enfants.

Il faut une gestion globale autour de l'eau,
sinon ce sera comme Jean de Florette et on va s'entretuer.

L'eau c'est un faux problème,
il faudra trouver une solution
et qu'il y ait des gens qui arrivent
sinon économiquement c'est pas viable.

LA CRISE DU MODÈLE VITICOLE

Le constat, c'est que l'âge d'or de la viticulture est loin derrière nous.
Le remède des attaques de phylloxera, il est derrière nous.
Avec le temps, il y a un sentiment d'abandon, car le vin ne se consomme pas autant qu'avant.

Chercher de l'eau pour produire du vin qui ne se vendra pas c'est prendre le problème à l'envers.
Il faut se poser les bonnes questions, s'appuyer sur des initiatives.

Revisiter le modèle viticole, autre chose que du vin ou pas que CE vin.

Si la vigne elle pousse pas, je vois pas trop ce qui va pousser.

Est-ce qu'on veut niquer nos nappes phréatiques pour faire de la vigne, qui de toute façon est en difficulté et du vin qui se vend de moins en moins ?

Avant on disait que la vigne c'était pour ceux qui n'avaient pas fait d'études. Les travailleurs, les caves ont tellement travaillé, c'est tellement triste.

Tous les jours j'entends d'autres viticulteurs/vignerons dire "si j'avais 30 ans je ne ferais pas ce métier, je partirais, je ferais autre chose". Moi je ne suis pas comme ça.

Je me suis installé dans la viticulture, j'ai repris l'exploitation familiale. Aujourd'hui c'est mort, je suis la quatrième génération. Je n'aurais rien à transmettre. Tout a brûlé, il n'y a plus rien. Faut voir autre chose.

Personne n'achète de vignes en ce moment.

La moitié des domaines des Corbières sont à vendre.

La vigne restera le socle de l'économie agricole des Corbières, la vigne restant la plus rentable avec moins d'eau.
La vigne restera la clé de voûte mais il faut se diversifier pour améliorer la résilience.

Une faute de la profession viticole intéressée par le revenu mais pas par le processus de production, pas de questionnement sur l'évolution climatique, l'évolution des marchés, les besoins des populations....
On a tiré peu d'enseignements des crises.

Il faudrait peut-être accepter que le territoire n'est plus adapté à la vigne.

De la viticulture avec pas d'eau et pas de consommation ?

La question c'est quels cépages vont résister ?
Un vigneron est parti en Grèce pour chercher des cépages.
Il faut penser autrement.

On nous donne des aides pour arracher les vignes, mais pas de solution pour conserver notre métier.

Symboliquement, historiquement, la consommation de vin la plus importante est celle du vin rouge.
Depuis 3 ans, le vin blanc passe devant le rouge. Si on ajoute les bulles, ça passe au-dessus.
Ici, on produit surtout du rouge.
Les consommateurs boivent de moins en moins d'alcool et veulent plus de légèreté.

On produit sans se préoccuper de qui va consommer le vin.

L'avenir de la viticulture est un problème très complexe.
Sur le territoire, très peu de viticulteurs sont aptes à évoluer.
Les agriculteurs travaillent quasiment à perte.
Ils n'ont pas la capacité d'adaptation nécessaire.

On ne sauvera pas la vigne des Corbières avec l'irrigation.

Personne ne parle de l'avenir, les vignes sont en train de mourir, dans 10 ans, il n'y en aura plus.
La vigne, moi je considère que c'est mort.

Aujourd'hui, c'est une autre crise, plus profonde.
Ce n'est pas l'importation,
c'est l'évolution de la consommation.

Comme il ne pleut plus l'hiver, ce sont paradoxalement les anciennes vignes qui meurent en premier. Alors que les plantiers, nouveaux, montent bien avec l'humidité au printemps. On est donc tous en train de renouveler le vignoble de manière plus rapide.

Les Corbières, vues de loin, c'est la viticulture.
Vues de près, la viticulture se restreint sans que se dresse une nouvelle orientation.

LE BESOIN DE DIVERSIFICATION ET LE RETOUR DU PASTORALISME

Des agriculteurs ont déjà muté, sur des toutes petites exploitations et sont sur une démarche agroécologique. Mais même, l'été, psychologiquement, c'est très dur à passer quand on est seul, par rapport à l'eau, au feu, et à ce qu'on voit de la nature.

On ne s'en sortira que si on se sort de la monoculture. Polyculture et plutôt polyactivité ; tourisme et élevage. Mais il faut des accompagnements de l'État et de l'Europe.

Il faut des troupeaux en itinérance.

Il y a la volonté des jeunes, avec une approche plus ouverte sur les marchés, les pratiques, la biodiversité.

Pouvoir remettre en culture là où c'était cultivé. Blé, orge, vigne dans une logique de gestion de l'espace, …
Pas de viabilité économique. Il faudra remettre en question la PAC. Que cela soit plafonné quelles que soient les surfaces.

Il faut replanter des arbres. Que ce paysage se reverdisse. Pour les sols, pour limiter le changement climatique à faible échelle.

Il faudrait soutenir les plantations de pistachiers, d'oliviers, d'amandiers. On nous donne de l'argent pour planter de la vigne, mais rien pour le reste. On n'encourage pas la diversification.

Il faut se reconvertir, éviter l'érosion, faire en sorte que les jeunes s'en sortent : on va tout faire pour éviter l'érosion, pour que les jeunes s'en sortent.

II y a un discours pour réintroduire du pastoralisme, mais personne ne s'occupe des gens en place et qui souffrent. Donc on est de moins en moins nombreux. Il faut être un peu soutenu, il n'y a pas de volonté administrative pour qu'on soit là. On n'a aucun soutien, ou au moins qu'ils viennent nous voir et voir ce qu'on vit. On travaille pour un euro de l'heure. Qui fait ça ? on va mourir en silence. On se demande comment on va réintroduire des gens, mais on ne s'occupe pas de ceux qui sont là.

Il y a une jeunesse qui est arrivée et qui a fait beaucoup de bien au niveau du vin, nouvelle évolution, bons produits, ils ont un autre regard, une autre envie.

On va diversifier, on a la chance de pouvoir rebondir. On va augmenter la SAU mais diminuer la densité.

Besoin d'un changement de paradigme : soit on prend ce qu'on peut prendre et on arrête, soit on replante en modifiant les modalités de fonctionnement et avec de la diversification.

Depuis l'incendie, les gens disent « il faut de l'élevage ». Le problème, c'est qu'il faut savoir par qui ?

Sortir de la monoculture, de la vigne, c'est une obligation. Ça va se faire, par la force, oui je pense.

On a travaillé avec un éleveur en partenariat,
lui était éleveur sans terre (...) Le projet de diversification
est compliqué seul, mais collectivement on peut y arriver

Le pastoralisme, ça entretient les territoires mais
ça devient du folklore, on le regarde ainsi.
On ne veut pas que ça se redéveloppe, ça dérange
les chasseurs, la vigne, les randonneurs.

On attend d'avoir cette fameuse exception méditerranéenne pour
le pâturage sur les zones brûlées.
Sinon on ne peut pas pâturer sauf sur les parcelles ONF.

L'idéal : un troupeau qui gère une ceinture
autour du village mais avec quel argent ?
Ce n'est pas viable économiquement pour une
activité privée.

Remettons des élevages chez nous. Aidons ces gens.

Sur Mayronnes, il y a trois éleveurs,
il y a presque un éleveur par commune.
On ne se connait pas assez, pas assez de solidarité. Pas d'entraide.
On n'arrive pas à fédérer, pas d'entité pour fédérer.
Pas beaucoup d'envie, pas de structure pour aider à se mutualiser.

J'ai toujours connu un troupeau sur la commune,
il y avait trois-cents bêtes.

Changer de culture oui c'est obligé,
c'est la nature qui décide.

Un besoin d'évoluer.
Pas dans l'abandon du modèle ancien
mais dans un retour. Revenir à la polyculture méditerranéenne.

Le pastoralisme est aussi une réponse à la crise démographique de l'agriculture, la population agricole se casse la gueule, l'agriculture recule surtout sur les zones les plus difficiles. C'est aussi parce qu'on n'en vit plus.

Et on peut imaginer transformer les coopératives viticoles en coopératives agricoles.

Il y a des possibilités de reconversion pour les agriculteurs, ici.
Le raisin peut aussi être transformé en autre chose que du vin : vin sans alcool, bioéthanol, sucre…

Je cherche pourquoi ça marche pas et comment ça pourrait marcher.
On ne veut pas de nous et en même temps on nous réclame. Je cherche des solutions. J'ai une centaine de bêtes.
Pour pouvoir en vivre, il faut des contrats avec des communes ce qu'on n'a pas.
Actuellement c'est nous qui payons pour pâturer.

L'IMPACT DE L'INCENDIE SUR L'ATTRACTIVITÉ ET L'ÉCONOMIE LOCALE

Le jour du feu, les gens sont partis et les suivants ont annulé leurs réservations.

Des gens ont annulé et d'autres sont venus parce qu'ils n'avaient pas vu qu'il y avait le feu. Donc j'ai reloué par-dessus.

Les incendies dans les Corbières,
c'est une catastrophe environnementale, et économique, sur le tourisme aussi.
Le Conseil Départemental, on ne sait pas ce qu'ils font.
Ils mettent un paquet pour le tourisme.

Les gens ont peu de mémoire,
les locations commencent à se re-remplir.

Le tourisme a pris du plomb dans l'aile avec l'incendie.
Ici, il n'y a pas d'industrie, pas d'artisanat,
pas d'activité pour relancerl'économie dans les Corbières.

L'occasion de réfléchir.
Il faut repenser une agriculture.
Je ne crois pas beaucoup au tourisme.
On a fermé les massifs.

Est-ce que les touristes viendront ou pas l'été prochain,
c'est une question.

Ce qui attire les touristes, c'est l'aspect encore sauvage de la région.

On loue de moins en moins, on ne va pas mettre une piscine à chaque gîte.

J'ai un gîte aussi, et oui le tourisme a été impacté mais il y a un esprit de solidarité,
même de la part de gens de l'extérieur, qui disent "non non, on va venir, même si ça a brûlé".

On a fait une saison de merde car les médias ont balancé autant d'infos catastrophiques.
Le tourisme s'est arrêté après les pompiers
en dehors du tourisme pour visiter les lieux de la catastrophe.

Il y a des gens dans le gîte qui se plaignent
car ils n'avaient pas des conditions de vie normales
à cause de l'incendie et de restrictions d'eau.

Les clients qui avaient prévu d'arriver
au camping le samedi 8 août sont tous venus.
Aucune annulation après les avoir tous appelés –
jamais été aussi fatiguée de ma vie.
Décalage entre ce que je vivais et les clients
qui venaient pour faire la fête.

Le jour du feu, on avait 41 degrés. Les touristes, je ne sais pas s'ils aiment ça.

Si les touristes viendront ou pas l'été prochain, c'est une question.
Pour la première fois en 7-8 ans, en octobre j'avais personne.
A Noël j'ai eu quelques personnes mais pas tant.
J'ai quelques personnes pour cet été déjà, mais on verra.
Pour les gîtes, cette année, je ne sais pas.

J'ai été surprise, j'avais des hôtes pendant le feu, c'était cool.
J'ai appelé les gens et prévenu, ils ont dit "on vient".

Gîtes de France annonce 8 à 10% de moins dans le secteur, pour les réservations touristiques.
On s'en rendra compte surtout l'été prochain.

Si on m'enlève la piscine, je pars.

SAUVEGARDER LES ATOUTS SAUVAGES ET PATRIMONIAUX

Il va falloir remettre de l'activité.
C'est attractif touristiquement comme territoire, parce qu'on a encore un territoire sauvage et des immensités.
Maintenant, c'est moins vrai là où ça a brûlé.

Le sentier Ronde au cœur des Corbières qui relie 14 villages.
Ce sentier aujourd'hui a été fortement impacté par l'incendie.

A l'origine, les Corbières étaient une zone pastorale : on trouve plein de ruines à droite à gauche.
On faisait du pâturage, et on faisait bouger les bêtes et les bergers.

Avec le feu, il y a des choses qu'on voit dans les paysages que je ne savais pas que ça existait.
On découvre des choses que nos ancêtres ont faites, je vais faire le maximum pour garder tout ça.

Le tourisme pourrait être mieux valorisé et diversifié, le territoire est magnifique.

Notre projet est vraiment sur les patrimoines.
On travaille sur l'attractivité du territoire, le tourisme.

On a réalisé un inventaire et une cartographie de l'état actuel du sentier,
on a recensé ce qui devait être remis en état, on a tout prévu pour refaire les chemins,
depuis la coupe des arbres jusqu'à la moindre vis pour remettre les panneaux.
Mais on ne sait pas à qui s'adresser on ne sait pas si ça intéresse quelqu'un.

Pour moi la plus grande richesse, c'est nos chemins.

Il faut connaître les problématiques d'un lieu, mais aussi montrer les points forts et les qualités. Découvrir une autre manière de vivre. Se servir du patrimoine existant, comme les pierres découvertes par les incendies, pour mettre en valeur les atouts.

Ce qui attire les touristes, c'est l'aspect encore sauvage de la région.

L'aspect sauvage est une ressource. Le fait que ce soit un territoire sauvage : est-ce qu'on l'accentue ? Avec de l'agriculture préservée sur certains espaces ?

Il y a besoin de sentiers, entretenus, balisés. Il faut créer des sentiers de randonnée.

Faire du chemin pédagogique un chantier géologique. Des trails qui relient les villages touchés. C'est un pays qui a beaucoup d'atouts.

Aude Tourisme prend des gens dans la réinsertion pour refaire des chemins. On a vu des trésors cachés (capitelles, …).

Ce territoire a plein de richesses, il se passe plein de choses, ce n'est pas une page blanche, il y a beaucoup d'énergie.

Quand j'étais petite, les châteaux cathares étaient en ruine, on a su les mettre en valeur. On a beaucoup de choses à mettre en valeur, la richesse naturelle, en culture.

L'ATTRAIT FINANCIER DU PHOTOVOLTAÏQUE

Je défends ce projet car il y a des retombées financières pour la commune.
C'est différent, l'intérêt de la commune et l'intérêt privé individuel.
Ces entreprises aussi vont faire des pistes, des citernes,
vont accompagner les chasseurs, les éleveurs.

Le soleil est un des atouts de la région.
Et le photovoltaïque est une solution aussi,
c'est une question de mesure.

Ceux qui ne veulent pas de panneaux :
est-ce qu'ils proposent d'autres choses pour vivre ?

Il y a une alternative, proposée par une société coopérative Sun d'aqui, sur des projets à échelle raisonnable (sur des bâtiments, sur des toits, sur la déchetterie…).

Vous avez des vignerons à l'agonie, et on leur dit : "vos terres, on va vous les payer, tous les ans". Ils vont devenir rentiers, c'est humain, mettez-vous à leur place.

On profite de la misère sociale
et on va transformer
le territoire,
ils ne cherchent que le profit.

Ça devrait générer un peu de ressources pour la commune, en taxes indirectes :
5 000 euros de revenus par an/ha, environ.
C'est suffisamment intéressant pour intéresser les viticulteurs.
Ils ont fait une étude sur leurs vignes pour savoir lesquelles allaient périr.

Je suis favorable au photovoltaïque mais dans une proportion limitée,
pas de projets à 200 ha. Il y a des projets opportunistes : "comme la biodiversité a disparu,
on pourrait tout faire".
L'enjeu c'est de protéger la terre agricole.

L'OPPOSITION CITOYENNE

On pille l'Afrique pour ses métaux rares, on pille les Corbières car les seules ressources sont le soleil et le vent.

La commune a délibéré sans se poser la question de l'implantation.

C'est une souffrance de voir un projet pareil.

Quelle place pour les ENR dans le futur projet de territoire ?
Quelle place pour les gros développeurs ?
Quelles limites aux projets
dans un territoire UNESCO, dans les Corbières ?
Si ces projets se font, je pars…

Impossible d'aller vers un tourisme
de haute qualité environnementale si du photovoltaïque.
De grands risques d'irréversibilité.

Les communes n'ont pas d'argent donc acceptent ces projets photovoltaïques
pour avoir de l'argent, ils vendent leur âme.

Il y a le viticulteur qui est pris à la gorge parce qu'ils ont un revenu/ha pas suffisant. Et il y a des requins,
qui font miroiter des sommes mirobolantes, qu'ils n'auront jamais. Et on va faire des merdes sur les terres agricoles.

La commune pense récupérer 120 000 euros par an. Les populations sont sensibles à ça, mais les intérêts sous-jacents
ne sont pas pour les populations locales. Ce sont des grosses multinationales, les bénéfices ne seront pas sur les territoires.

Le rush sur le photovoltaïque après celui sur l'éolien...
Pas de reconnaissance que le territoire est blessé par l'incendie.

Les communes ne sont pas outillées pour répondre aux
sollicitations des lobbys du photovoltaïque.
Le territoire est en danger par rapport
à des promoteurs et des grosses boîtes qui veulent
s'installer sur leurs terres et ne sont pas français.

C'est une inquiétude avec les discours de certains élus
qui voient maintenant le terrain dégagé… avec la tentation
de développer de nouveaux projets.

On nous propose le photovoltaïque, sur des surfaces démentielles.
Ça va être un paysage épouvantable.

Pour le développement du tourisme, faut pas qu'il y ait trop de parcs photovoltaïques.

LE GRAND DÉBAT SUR LES BOIS BRÛLÉS

Par respect pour les gens d'ici,
il faut enlever ces putains d'allumettes qui rendent le paysage tout noir.

Le mieux serait de les laisser sur pied, dans les zones où le coût d'exploitation est trop élevé.
Habituellement, on les laissait (sauf impact paysager).
Ce qui serait le plus intéressant serait de récupérer ceux qui ont de la valeur (où les coûts d'exploitation pas trop importants).

Il ne faut pas que le bois s'en aille,
le bois doit rester là !
Le gouvernement devrait contacter les propriétaires pour les empêcher de vendre le bois.

Si on laisse les arbres entiers ou en fascines,
cela permet le retour des animaux.
Ce sont des abris pour la faune et la flore.
Si on broie, il y a un risque par rapport aux pluies et les matières minérales sont mobilisées d'un coup.

Enlever ce cimetière d'arbres.

Nous on souhaite autre chose,
régénérer le sol,
gagner de la matière organique,
faire tomber les arbres
oui, mais les laisser là.

J'ai vu que l'ONF a coupé les arbres le long des chemins.
J'entends dire, on les laisse par terre, cela fera une réserve pour la biodiversité.
C'est ni fait, ni à faire.

J'aimerais qu'on fasse un cercle autour du village,
qu'on coupe le bois.
Le matin, vous ouvrez la fenêtre, c'est compliqué.

Je souhaite qu'on retire tous les arbres, ça va être un paysage lunaire.
J'appelle ça de la survie, mais ça va renaître après.

Couper les arbres, ce n'est pas les enlever.
C'est criminel d'enlever les arbres. Garder les arbres coupés.

Importance de nourrir le sol. Laisser les bois, broyer au maximum pour couvrir le sol.
C'est une alternative très différente de celle qui consiste à extraire le bois et qui met en péril la régénération des sols.

Ces bois ont encore 12 à 18 mois de petite valeur. Dans deux ans, personne n'en voudra.
Si c'est exporté, c'est déjà bien parce que des pistes et chemins seront faits, et au moins ce sera évacué.

Tous ces pins, pour les couper, il faudrait faire venir une fabrique de pellets sur place, qui pourrait faire travailler les gens du village qui n'ont pas forcément de boulot, ou du secteur.

Le CD vend le bois et fera des pistes et des forages !

Il y a un conflit de générations,
les vieux qui sont attachés,
des jeunes qui sont ingénieurs agro,
ils ont des idées et les mettent en œuvre.

Pas tout couper, mais pas laisser sur place non plus,
car ce sont des cadavres, des squelettes.

Moi j'ai un voisin belge, qui me disait "on est venu parce que ces paysages étaient beaux".
J'ai dit "ils sont toujours beaux, il faut effacer le visuel du feu".

De toutes façons les pins brûlés
ne vont pas repousser,
il faut les tomber, ça pourrit plus
facilement qu'un chêne,
après y a une petite faune qui renaît.
Ça risque d'être impénétrable.

Il faut en broyer une partie pour l'humus.
Il faut en laisser dans les pentes pour freiner l'érosion,
il faut trouver un équilibre entre bois extrait, bois broyé, bois entassé.
Et il faut attendre le printemps pour voir les arbres qui repartent.

Pour la vue, l'esthétique c'est affreux ; si on ne les coupe pas, ils vont tomber). Dans 10 ans, cela aura repoussé mais pire qu'avant.

Tout ce bois qui s'en va, qu'est ce qui reste de cette terre ?

On devrait sûrement régénérer les sols en laissant la matière organique dessus. C'est un choc des cultures.
Même sans être spécialiste, je pense que tout le monde est d'accord là-dessus, il ne faut pas tout enlever.

On a envie d'effacer le trauma, il faut le faire pour que les gens se réapproprient les lieux, les sentiers.
Mais tout couper est un non-sens écologique.

Si on fait que de l'abattage seulement et qu'on laisse sur place, ça va repartir en flammes.

L'ENTRETIEN PRÉVENTIF

Les chasseurs des Corbières travaillent depuis 40 ans à rendre la garrigue accessible.
Personne d'autre n'intervient en aménagements concrets.

Ils ont une tronçonneuse pour 10,
ils ont pas une thune que veux-tu qu'ils fassent ?

Se battre contre le pin d'Alep… c'est une cause perdue !

Il y a un écart entre les règles et l'application du débroussaillement.
Il y a une vétusté en matière du code de gestion communale et des particuliers.
Et pour les propriétaires privés qui ne vivent pas là et ne veulent pas débroussailler,
on pourrait faire une obligation… ?

On a besoin d'enlever tous les
déchets présents dans les talus,
les ruisseaux.

Les forêts communales ne sont pas entretenues car ça coûte trop cher,
pourquoi on nous oblige nous aux OLD sinon on peut pas ouvrir,
alors que les communes ne le font pas ?

On est dans zone déjà en DFCI, il faut gyrobroyer et nettoyer.
Mais on n'a pas les budgets pour le faire.
Si on le brûle, ça va faire un incendie.
Avec un plan de massif, on aurait pu le faire.
Là, on nous annonce 2 plans de massif, donc la commune ne veut
plus rien faire, elle attend le plan de massif.

Le pin d'Alep n'est pas l'ennemi.
C'est le 1er qui s'installe ou se réinstalle.
La nature a horreur du vide.
L'ennemi numéro 1 c'est l'abandon des cultures.

On nous interdit l'écobuage, mais le feu lui, il calcule pas… il avance…il rase tout !

Mettre le feu dans un ruisseau c'est nécessaire, je sais qu'il ne faut pas le faire quand y a le Cers, on sait.
On veut sauvegarder notre patrimoine, l'hiver par temps marin tu peux allumer le feu, et nettoyer le ruisseau
et l'été ça sera propre et le feu n'ira pas si loin. Si je veux mettre le feu dans le ruisseau c'est réfléchi, je connais le milieu.
Nos grands-parents nous ont appris à sauvegarder le patrimoine, la culture du nettoyage du ruisseau par le feu.

Les pins, je ne veux plus les voir.

Il faudrait un projet d'aménagement et de vivre-ensemble,
qui passe au-dessus de la propriété privée.

Avant la mécanisation, les ouvriers agricoles ne travaillaient pas toute l'année dans les vignes. Le reste de l'année, ils entretenaient les abords des ruisseaux et étaient quand même payés pour les vignes. Depuis la mécanisation des années 70, ces gens-là ont disparu.

Moi je dis que ce qu'il faut éviter c'est les jachères, il va y avoir des arrachages, dans 2 à 5 ans ça sera des jachères, des terrains inexploitables. Il faudrait avoir un tracteur pour entretenir ces parcelles, tous les pourtours des villages s'ils ne sont pas entretenus ça va être l'enfer dans quelque temps

Le problème c'est aussi la propriété, tout divisé en petites parcelles (la forêt), en division avec des personnes qui peuvent être dans plusieurs pays du monde.

Si on n'impose pas de planter quelque chose à la place, on va aller vers un nouveau feu.

Certains disent qu'il faudrait débroussailler toutes les forêts, ce serait une catastrophe écologique. Par contre, débroussailler le long des routes, autoroutes, chemins de fer, les zones sensibles (espaces d'accueil du public, habitations).

Ils disent que c'est à cause de l'herbe dans les vignes que le feu s'est propagé. Il y en a qui se plaignent de pas pouvoir mettre du glyphosate dans les cours d'eau. Quand j'ouvre ma bouche, pour demander à ce qu'ils ne versent pas du glyphosate à 3 mètres du point d'eau pour nos bêtes, je passe pour l'écolo de service.

Différents regards sur l'environnement : la garrigue ne sert à rien, ne vaut rien contre une vision globale du système vivant. C'est difficile d'avoir une discussion apaisée sur ces sujets, il y a différentes valeurs, des chocs culturels.

En 40 ans, on a perdu les 2/3 des terres qui nous protégeaient du feu : arrachage des vignes qui résultent de choix individuels et qui favorisent l'installation du maquis. On arrive aux portes des villages sans vigne.

Les pins de toute façon vont repousser et se multiplier par 100. Il faudrait les éclaircir, avec des espaces plus ouverts. Il faut les garder, mais pas aussi proches et avoir des espaces sans pinèdes pour ralentir le feu.

Depuis 9 ans, je pense qu'il y a 30 à 40 % de vignes qui ont été arrachées. Les vignes c'est coupe-feu. Quand on est pompier et que ça part vers des vignes, c'est le coupe-feu idéal.

4

DES POINTS D’APPUI POUR RENAÎTRE

Je veux qu'il en sorte quelque chose de ce drame.

Le changement climatique nous amène à changer de manière de faire plus rapidement que ce que l'on peut faire.

Profiter de ce moment que l'on a vécu traumatisant pour se rapprocher,
repenser à nos liens, renforcer les solidarités, prendre de nouvelles initiatives.
Que cela nous rende plus responsables.

Ce territoire a un vrai potentiel de développement local.

On a beaucoup de choses à mettre en valeur, la richesse naturelle, la culture.

Tourisme : nature, paysage, rando, vélo, les producteurs locaux, visite de châteaux et abbayes,
mais avant tout nature et rural, c'est plus facile que les Hautes Corbières.
Nature sauvage, se déconnecter, proche des Pyrénées, de la mer, de l'Espagne, loin de la ville.

C'est un territoire d'excellence pour créer, prendre des initiatives.

Affirmer la qualité de vie, de partage,
s'investir en proximité plus que dans la ville,
on peut créer, on peut avoir des initiatives car on est moins nombreux ici,
développer des solidarités.

Des gens réfléchissent à de petits projets à petite échelle.

Il faut reconstruire le paysage, cette région, cette société.
C'est l'occasion, cela a mis un focus sur la région. Cela va pouvoir permettre de faire bouger les lignes.

Il faut laisser les citoyens mettre en œuvre des pratiques de régénération.

C'est possible… avec le traumatisme de l'incendie… le changement climatique.
Il faut que tout le monde s'en saisisse, à commencer par l'État.

Il faut mieux comprendre la nature, comprendre son biotope.
Il n'y a pas besoin d'étude,
on change tout le temps de politique, la nature ça ne marche pas comme ça.
Les gens d'ici ils connaissent, ces gens-là il faut les écouter
et pas les gens qui font des études ou les politiques.
Ils viennent nous donner des leçons, ils n'y connaissent rien.

Croire en l'humain, force de résilience.

La perte d'attractivité avec un risque pour le tourisme et l'agriculture, mais aussi une opportunité pour repenser l'avenir collectivement.

Il faut tout repenser, nous devons avoir une réorganisation complète.

Je vais faire un laboratoire test sur ma petite parcelle en prenant en compte trois problématiques : l'eau, la résistance au feu et la pollinisation.

Définir les Atouts/Contraintes à l'échelle du grand Canton,ou du PNR, ou les 2 réunis.

UNE NÉCESSITÉ : FAIRE EN COMMUN

Confiance, cohésion, solidarité : Fondements d'un espoir partagé, renforcé par la gestion collective de la crise.

Il faudrait continuer à entretenir la solidarité, l'engagement citoyen qui s'est créé au moment de l'incendie.

On est hors cadre national, cela nous oblige à créer, à inventer.

Sans aide ni solidarité extérieures, ce sera difficile de faire vivre ce territoire par lui-même.

C'est urgent d'agir, mais pas n'importe comment, attention ! Il y a de super initiatives ! Mais c'est un peu éparpillé, comment rassembler cet élan ?

On attend beaucoup : de l'aide, de la compréhension, de l'accompagnement.

Il faut une structure qui décloisonne et qui fasse un projet de développement. Il faut un seul interlocuteur. Qui ? Une association, le département avec les communes ?

On est prêts à s'investir, à tester, à se tromper.

Ici il y a le plaisir de se retrouver ensemble, les projets qui fusent, on se retrouve les uns les autres. Ça s'est gagné au fil du temps.La dynamique tourne aussi autour de la municipalité et des associations.

L'ONF a de l'ingénierie, des gens qui normalement sont proches du terrain.

Dans les réunions, les discussions sont hyper clivées. Entre bio et non bio.Coopérateurs et non coopérateurs. Gens d'ailleurs qui ont fait le choix de venir ici et locaux.

L'agriculture, la viti, c'est l'aura de ce territoire, mais pas que. Il faut la garder, elle est précieuse. Mais c'est ensemble qu'on a besoin de perspectives globales, dont l'agriculture.

Ça me rend fou. Je suis coopérateur, j'ai toujours cru à la coopération.
La coopérative c'est bien, mais l'individualisme l'a tué. On a besoin de tout le monde.

Nous, côté technique, on attend,
on rêverait de quelqu'un
ou quelque chose
qui nous mette en ordre de bataille.

On voudrait mutualiser pour faire revivre tout ça.

Au niveau personnel, je vais m'acharner à faire bouger tout le monde, on veut ressouder tout le monde.

Il faut faire confiance aussi aux gens qui vivent. Pas juste attendre de l'aide d'en haut.

Techniquement on pourrait faire des choses, mais
institutionnellement on ne pourra pas.

Le projet de diversification est compliqué seul,
mais collectivement on peut y arriver.

Toutes les initiatives sont formidables, tout ne se fera pas par le tiers-lieu Beauregard.
C'est une partie de la solution.

Le monde viticole et agricole attend les solutions de l'État et des pouvoirs publics.

Embarquer aussi les réticents, ceux qui nous traitent d'écolos.
Faire apparaître les points d'appui.S'inspirer aussi du passé.

Faut regarder ce qu'il se passe en Espagne
et en Andalousie, voire au Maghreb.
Mais tout n'est pas désirable
dans le modèle espagnol.

L'institution doit donner des grandes lignes.

Si j'avais un mot à transmettre c'est que je souhaiterai
que l'État nous facilite les projets,
pas forcément financièrement, mais pas de complexifier.
Pour libérer les énergies.

Faut pas recommencer, il faut s'adapter.

La renaissance, la reconstruction doivent tenir compte du vivant biologique, de la revitalisation du milieu.

Se reconnecter avec l'agronomie et l'écologie pour penser les démarches d'adaptation.

Il y a des choses à mettre en place mais on est toujours en réaction.
Il faut anticiper, prendre le temps de réfléchir, pour vraiment agir.

Il faut savoir si on veut vivre ou survivre. Il faut vivre différemment, intelligemment.

Mettre en valeur les forces des Corbières et s'appuyer sur les dynamiques humaines.

Ce territoire a plein de richesses, il se passe plein de choses, ce n'est pas une page blanche, il y a beaucoup d'énergie.

On n'est pas naïfs : il n'y a pas de solution miracle, mais c'est plein de solutions qui mises bout à bout font avancer le schmilblick.

Il faut avoir une vision, faire le deuil de certaines choses pour se projeter sur d'autres.

S'il n'y a pas de partenariat,
tu ne peux pas réanimer un territoire,
aller vers une politique expérimentale.

Alors que le problème n'est pas que l'eau,
cela ne concernera pas que les Corbières.
Les zones méditerranéennes se réchauffent davantage.

L'avenir pourrait être hyper volontaire. On peut faire mieux qu'avant l'incendie.
On gagne du foncier pour le pastoralisme. On gagne du temps sur le pin d'Alep,
on oblige les institutions à s'occuper du paysage, des abords de village.

Ce qui pourrait rassembler, ce serait une méthode de travail.

L'enjeu, c'est de définir des communs. A partir de ces communs,
la diversité peut se construire, elle peut naître.

Les Corbières, c'est d'abord un massif.

Le territoire post incendie n'a pas de sens en termes géographique.
Les leçons du Post incendie doivent inspirer l'ensemble du territoire.

Le territoire pourrait être un laboratoire qui servirait ailleurs.

Moi si je devais rester là, j'aimerais que ce territoire
devienne un laboratoire d'idées pour le changement climatique.

Je rêverai que, dans 50 ans, on ait réussi à faire un laboratoire d'expérimentation et d'innovation
qui s'appuie sur les services rendus par la nature, et qu'on puisse s'allier, avoir un modèle résilient
et s'adapter encore et encore. Ça implique qu'on rémunère les services rendus.

Il faut avoir une vision, faire le deuil de certaines choses pour se projeter sur d'autres.

Beaucoup de partenaires sont prêts à agir, il y a un certain respect entre différentes structures,
mais il manque un leader. Au niveau des grandes instances, de nos représentants.
On attend un chef de file. Se répartir les actions.

L'habitabilité ne peut reposer sur un modèle unique, sur des mesures massives. Il faut du cousu main, s'adapter à la diversité du milieu, à son histoire. Pas de bulldozer. Besoin de se reconnecter avec le territoire.
Quelque chose de connecté à l'humain. Dimension humaine, supportable par les humains.

Besoin d'un accord entre les structures existantes et pas en créer une de plus.
Que le projet territorial fédère les structures existantes mais sur une base contractuelle.

Se donner les moyens de penser le moyen et le long terme.
Créativité et imagination. Se mettre autour d'une table.

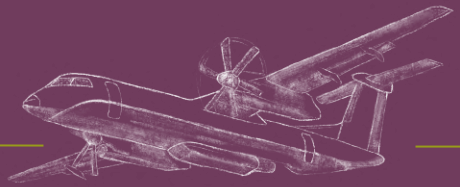
ÉCOUTE TERRITORIALE DES CORBIÈRES

décembre 2025 – janvier 2026

A la demande du département de l'Aude, nous nous sommes mis à l'écoute des habitant·es des Corbières incendiées.

Chacun a pu déposer ses peurs, sa colère, son incompréhension, sa tristesse et l'espoir de continuer à vivre sur ce territoire à la fois rude et fragile.

Pour que leurs paroles ne soient pas oubliées et qu'une trace de ce vécu traumatique et extra-ordinaire puisse demeurer, elles ont été, pour partie, compilées dans ce livret.



Crédits photos : Sébastien Laurent, Idriss Bigou-Gilles, Céline Deschamps.
Illustrations : Sophie Dartois

Ce recueil fait écho au Portrait sensible du territoire du grand incendie des Corbières que vous trouvez sur les sites du Département de l'Aude, de l'Unadel et de Territoires et Citoyens en Occitanie.